

**Entre allusions et obsessions. Deux exemples
de démarche du roman belge face au religieux:
Sans témoins de Jean Claude Bologne et
En vie d'Eugène Savitzkaya.**

En dépit des attaques sans merci des essayistes «crépusculaires»¹ ou «mortuaires»², le roman français actuel, ou plutôt un certain groupe de romanciers actuels, fait preuve d'une vitalité inattendue. Encore faut-il faire l'effort de dégager, avec la patience et le balbutiement que cette entreprise exige³, les caractéristiques majeures de leur exploration de l'univers fictionnel. Ecrivain, après la dernière révolution littéraire en date, cette nouvelle mouvance profite au maximum, comme le souligne Laurent Demoulin, des conséquences pratiques de l'intériorisation du Nouveau Roman, voire de sa subversion et détournement. En quelque sorte, ces auteurs dits «minimalistes» (Echenoz, Toussaint, Dannemark, Guibert, Blasband, Gailly, Bologne,...) opèrent la «synthèse dialectique [en intégrant] la rupture au sein même de leur roman»⁴; ce qui confère à ce dernier une souplesse que l'on ne trouvait plus depuis longtemps et suggère à **Écritures** l'idée d'un dépli⁵. Laurent Demoulin énonce quelques caractéristiques communes, quoique décelables à des degrés divers⁶. D'une part, la fragmentation scripturale, c'est-à-dire la juxtaposition, souvent aléatoire, de plusieurs scènes, en vue d'un effet ludique, émotionnel et flexible. D'autre part, un souci non moins ludique des conventions formelles et stylistiques qui, porté au paroxysme, provoque des jeux de mots, des glissements contextuels et culturels; abuse des archaïsmes à saveur humoristique, d'une pédanterie ou d'une préciosité amusantes et aisément isolables et «démontables». Par ailleurs, les «minimalistes» cultivent la «fausse anecdote» et la «discrétion du personnage»; ce qui les conduit à un véritable détournement du récit face au primat du texte où il glisse et oscille constamment. Pour définitivement exclure, pertinemment à mon sens, Eugène Savitzkaya de cette mouvance, Françoise Delmez finit, elle aussi, par rappeler les points communs de cette écriture «minimaliste», à savoir la brièveté du roman, la disparition/dispersion de l'intrigue, la fragmentation diégétique, et puis surtout les traits qu'Eugène Savitzkaya ne partage pas: la légèreté de ton, le pétillant humour, le clair ludisme, le clin d'œil au lecteur complice du jeu narratif⁷. De ce point de vue, les deux romanciers choisis et leur texte respectif, font montre de deux conceptions diamétralement opposées et incompatibles dans leur emprunt au patrimoine religieux occidental et à ses symboles résiduels. Pour Jean Claude Bologne, le roman est l'occasion de jouer sans cesse avec/sur tous les niveaux de lecture disponible d'un texte, de dire et de se dédire, de provoquer, par le biais de force jeux de mots et de références détournées de leur contexte, une hilarante instabilité du récit. Le lecteur ne manquera pas, dès lors, de lui accorder sa complicité indulgente. Ne l'oublions

pas, **Sans Témoins**⁸ est annoncé comme «roman érotico-théologique», une désignation qui suggère, en soi, la manipulation et la cohabitation presque rabelaisienne du fou rire, du cul et de Dieu. On hésite entre le défilé et les propos carnavalesques, et la séance de bizutage.

Toutefois, pareille entreprise ne fait guère l'économie d'un savoir théologique, ne serait-ce que pour mieux s'en jouer, ni même d'un subtil regard critique et satirique sur le tour qu'a pris la civilisation occidentale à partir du christianisme jusqu'à nous jours. Quoi qu'il en soit, l'humour et le double sens n'en finissent pas d'éroder cette lecture plus sérieuse. Alors lisons et (p)rions ensemble...

Que l'extase mystique implique souvent le désir intense d'une fusion et d'une possession, nous le savions de par ces ascensions spirituelles, ces nuits obscures de l'âme, le carmel, les récits délirants de noces contemplatives avec l'Epoux, où l'élévation ne se prive pas des ressources métaphoriques du corps et des sens, comme l'observe Michel de Certeau: «[...] elle [la littérature mystique] atteste une lente transformation de la scène religieuse en scène amoureuse, ou d'une foi en une érotique; elle raconte comment un corps 'touché' par le désir et gravé, blessé, écrit par l'autre, remplace la parole révélatrice et enseignante. Les mystiques luttent ainsi avec le deuil, cet ange nocturne. Mais la propédeutique médiévale d'une assimilation à la vérité devient chez eux un corps à corps»⁹.

Qu' «il y a des similitudes flagrantes, voire des équivalences et des échanges, entre les systèmes d'effusion érotique et mystique»¹⁰, Georges Bataille en était pleinement convaincu.

Ce que nous ignorions, faute de «témoin», c'est qu'à la suite de l'un de ces ébats mystiques l'Histoire s'est trouvée irrémédiablement chamboulée. Dieu merci, notre narrateur a tout vu, caché mais attentif au moindre détail, voyeur malgré lui, quoique pour notre plus grand bien, de l'événement qui devait nous conduire où nous sommes. Le détournement ludique du début de l'Apocalypse de St. Jean est plus qu'évident: «[...] nous implacables témoins de ce qui doit être tu; nous dont la voix sonnera avec la septième trompette pour le Jugement du Créateur»¹¹.

Or «témoins» joue sur l'ambiguïté de son étymologie et annonce les glissements de sens qui s'approchent. Le roman se veut décidément «érotico-théologique» et oscillera continuellement entre témoin et testicule, entre lecture rabelaisienne et regard satirique porté sur notre Histoire. En outre, le récit est d'entrée de jeu placé sous le signe de Lautreámont, comme pour mieux planter le décor.

Résumons l'h/Histoire. Thérèse, alias Ste. Thérèse d'Avila, et Dieu le Père se sont donné rendez-vous dans un bordel parisien du siècle dernier. Cette rencontre prend l'allure d'une théophanie burlesque:

«L'encre de la nuit avait noirci le Nom imprononçable dans la chronique de

*l'éternité. Mais un halo resplendissant trahissait le visiteur: le Créateur, embarrassé de sa gloire, n'avait pu la laisser accrochée aux nuages*¹².

La description de cet instant mémorable multiplie les détournements de sens et les calembours: «*Ce soir, j'écrirai de sueur et de mon sang au son du buccin et des trompes de Faloppe*»¹³; «*Que le voile se déchire!*»¹⁴; «*[...] toutes les filles payées pour se cloîtrer dans leur alcôve*»¹⁵; «*En vérité, je vous le dis: vous ne connaissez rien à l'amour*»¹⁶; «*[...] ses hanches ne portaient pas les stigmates des dîners mondains*»¹⁷; «*Deux cuisses glorieuses comme des cèdres du Liban*»¹⁸; «*Il écarta paternellement la main qui condamnait encore le saint de saints [...]*»¹⁹; «*[...] et il plongea incontinent dans la vallée où coulaient le nard, la cannelle et le safran [...]*»²⁰, etc.

Or celui qui a vu, comme St Jean l'Évangéliste, et dans sa condition la plus adamique (puisqu'il se trouvait dans l'alcôve d'à côté) nous l'assure: «*C'était une femme superbe, comme il les aimait, aux yeux fiévreux et au teint mat, aux joues creusées par les jeûnes et aux lèvres sensuelles*»²¹. Son témoignage est exclusif.

Mais, peut-on peindre les transports de l'«*Incréé, l'Orphelin ontologique*»²² sans faire appel aux figures bibliques et s'élever jusqu'à leurs pouvoirs métaphoriques et... parodiques? Ne perdons pas de vue que, tout comme Marie, Thérèse s'apprête à «*accueillir, tout entier, son Créateur*»²³.

Le sexe de l'Éternel suscite un intense travail exégétique et talmudique. On y verra le «*serpent d'airain qui guérit les Hébreux dans le désert*»²⁴, le «*serpent de l'arbre*»²⁵ génésiaque, la «*hampe de Moïse*»²⁶; autant d'allusions bibliques et... phalliques qui n'aspirent qu'à une «*oraison jaculatoire*»²⁷. Et Jehovah, dont les «*témoins*» sont désormais à la portée de Thérèse, d'initier sa maîtresse aux mystères jouissifs de sa substance intrinsèque, une et trine, comme son sexe: «*'Ma Trinité', annonça-t-il, et Thérèse en une illumination comprit le mystère le plus secret de la foi*»²⁸. C'est ce qu'en jargon théologique on appelle l'intuition.

Parfois, le lecteur a le sentiment de reconnaître la plume de Sade: «*Puis elle saisit avec respect le précieux vit offert comme un calice [...]*»²⁹, mais Dieu Lui-même se chargera d'invalider toute lecture libertine:

«*Tu es en moi, Père, comme je suis en toi.*

- «*'Merde, Thérèse, c'est pas le moment de citer les Évangiles'*», grogna le Vieux, tout à sa tâche»³⁰. Les allusions humoristiques en clin d'œil, elles, ne s'arrêtent pas en si bon chemin: «*'Seigneur, hurle la carmélite, enfin je sais ce qu'est la fruition!' Et elle s'évanouit*», «*Dans le château intérieur inondé de lumière [...]*»³¹.

Seulement voilà, Dieu est pris dans son jeu (désir et culpabilité, il est l'arroseur arrosé, et Adam, alias notre narrateur testimonial, se venge «*sous les espèces*» d'un constat d'adultère. La parodie continue tandis que l'Histoire suit un cours nouveau. Thérèse n'est-elle pas déjà mariée «*mystiquement*» au

Christ, le Fils du Père? L'adultère a des relents de promiscuité et de confusion intra-trinitaires. Toute la péricorèse est à révoir ou à rappeler: «*A vrai dire, tenta d'expliquer le Créateur, j'ai quelques problèmes avec le gamin depuis que je l'ai envoyé se faire crucifier. Il veut quitter la trinité, s'établir à son compte*»³²; d'autant plus que Thérèse semble professer une foi modaliste et monophysique: «*Dis quelque chose! Tu n'es pas ton Fils?*»³³.

L'humour ne quitte pas pour autant cet imbroglgio amoureux. Dieu est contraint de décliner son Nom imprononçable et son domicile habituel: Notre-Dame. Sur ces entrefaites, Thérèse se venge impitoyablement sur les «témoins» de son Amant. Or, comme le rappelle la quatrième de couverture: «*Une vieille théorie d'austères théologiens médiévaux nous raconte en effet que les testicules tordus sont l'apanage de l'Antichrist*»³⁴.

Il en résulte une approche originale de notre Histoire universelle. Le Père s'allie à tous les dieux antiques et païens de l'Olympe, qu'il avait jadis implacablement supplantés et bannis, et recourt à Vénus pour soigner son handicap testiculaire. Revanche du (néo)paganisme sur l'austérité et l'arbitraire du monothéisme judéo-chrétien, si influent jusqu' en notre Modernité. Récidive des déboires mythologiques antiques du dieu Ouranos avec son fils castrateur, Cronos. Les remontrances de Saturne le laisse nettement supposer: «*'[...] Tu tiens vraiment à retourner t'emmerder jusqu' à la fin des temps à poser en majesté au milieu de ta cour céleste? Tu n'en as pas marre des Sanctus sanctus sanctus? Ouvre les yeux, merdel'*»³⁵; «*'[...] Il fallait briser le cercle de façon brutale. Je sais, tu l'as brisé toi-même en envoyant ton fiston au casse-pipe et en assignant une fin à la ligne du temps [...]*»³⁶; «*'[...] Tantôt on nous tolère, tantôt on nous pourchasse, mais il n'y a plus de place pour l'innocence dans un monde qui s'est voulu coupable [...]*»³⁷.

Aucun doute là-dessus, nous sommes bel et bien entrés dans l'ère des maîtres du soupçon.

Il en découle un détournement des thèses freudiennes quant aux démarches filiales pour s'affirmer. Si le Christ, soutenu par son armée de Jésuites, fait bien la chasse aux testicules paternels, le Père, fort de la complicité des divinités païennes, tente de «sacrifier» à nouveau le Fils, et entend instaurer (ou plutôt restaurer) une religion moins *castatrice*: «*C'est pour cela qu'il est jaloux de tes couilles. Il a peut-être essayé de te les couper, mais toi, tu l'as châtré de toute éternité, crois-moi!*»³⁸, dira Saturne.

Il s'ensuit une réflexion sur la Création et sur l'art aux prises avec le Temps, même si le contexte et les circonstances en annule la portée: «*Le fond du problème, c'est une vision du temps. Créer, c'est entrer dans le temps. Seuls les animaux, les dieux et les mystiques y échappent*»³⁹. Les dieux païens soulignent ainsi leurs avantages sur le Dieu Un et Trin.

Les deux factions s'affrontent dans une guerre de cent ans sans partage et qui prend fin en... mai 68: «*Il créerait un tel paradis sur terre que plus personne*

ne voudrait connaître l'autre»⁴⁰; «C'est alors que l'idée de Saturne éclaira l'esprit du Père. Et s'il jouait la carte des hommes? Une politique de gauche, une école laïque [...]»⁴¹.

De temps à autre, le récit burlesque et parodique est entrecoupé par un jeu métatextuel, sous forme de palimpseste, par lequel le lecteur saisit provisoirement, selon l'exégète sollicité et au nom rabelaisien, le sens occulte et insoupçonné du manuscrit découvert.

Ainsi, Mère Agrippine, à Patmos (encore l'Apocalypse) rassure ses ouailles: «*En premier lieu, sachez que les métaphores hardies dont il abonde ne doivent en aucun cas être prises au pied de la lettre: elles traduisent la fusion totale de l'âme et de son Seigneur au plus fort de l'extase*»⁴²; un avertissement dont, ironiquement, les sœurs de Rebaudon-les-deux-Cloches, feront peu de cas. Nous non plus, d'ailleurs!

Le Docteur Ménofauste propose une lecture différente dudit manuscrit «inventé». Il faudrait y déceler une critique à peine voilée de cette Modernité naissante: «*Cela n'est pas sans nous rappeler les discours que tiennent depuis une centaine d'années, donc depuis l'épisode narré dans ce manuscrit, ces prédicateurs d'une nouvelle race que sont les savants et les historiens*»⁴³. Et pour cause, «*Faut-il rappeler qu'un an auparavant était publié le Capital?*»⁴⁴.

L'interprétation qu'en donne Mgr Le Bitu n'en finit pas de nous déconcerter: «*C'est la torsion violente du scrotum qui l'a fait descendre dans les bourses, manifestant que la trinité qui n'était alors qu'en puissance [...]. C'est donc l'histoire universelle de la Rédemption que je vous invite à lire dans ce manuscrit singulier*»⁴⁵.

Celle du Professeur Pronghorn, membre de la Société Maldororienne, serait-elle à même de nous convaincre? Il s'agirait, selon lui, de déchiffrer dans le Codex Ribaldensis, «[...] *la rapacité des Jésuites [mais aussi] une satire des éditeurs enrichis sur le dos de leurs jeunes auteurs [...]*»⁴⁶. Et cet érudit de conclure: «*Une chose donc semble assurée: ce récit fut écrit par un proche de Lautréamont*»⁴⁷, et l'Histoire est à revoir en fonction de révélations récentes. Ainsi, le jeune Nietzsche se serait inspiré du manuscrit pour échafauder son système philosophique, notamment sa théorie de la volonté de pouvoir...⁴⁸.

Heureusement, un télégramme du Professeur Yurodivy, «éminent kremlinologue»⁴⁹, ainsi qu'une missive du Docteur Sillyasson de Harvard, - les noms en disent long sur l'intention satirique du narrateur -, orienteront nos lectures vers de plus solides théories. Il faudrait voir dans ces événements capitaux une annonce subtile de l'ère des yuppies (années quatre-vingt), celle-là même qui a supplanté l'esprit de mai 68 et qui, vu son succès pratique, a opéré le brassage de toutes les données idéologiques du siècle après la chute du Mur.

L'exploitation détournée, bien entendu, du religieux et de ses symboles suscite chez Jean Claude Bologne, auteur de **Les allusions bibliques**⁵⁰ et de **Le mysticisme athée**⁵¹, l'«invention», au sens classique et actuel du terme, d'un

Codex. Autant dire qu'il nous met en présence d'une hilarante subversion des conventions du genre.

Annoncé comme roman «érotico-théologique», **Sans témoins** raille, tout en les maniant avec dextérité, les clichés et les recettes de la littérature érotique, dont Jean-Jacques Pauvert rappelait récemment les exigeantes qualités: «La littérature érotique n'existe pas [...]. Il y a les écrivains d'un côté, les gens de lettres de l'autre, les vrais livres et le papier noirci, c'est tout»⁵². L'alliance et le renversement carnavalesques de la mystique et de l'érotique placent l'exercice «minimaliste» de l'écriture au service de la parodie, à laquelle l'auteur convie, comme en clin d'œil, le lecteur déconcerté d'abord, complice par après, jusqu'au fou rire.

Jean Claude Bologne nous sert une virulente, bien qu'hilarante, critique de notre culture, toujours en mal de légitimité mythologique, comme s'il agissait d'une bonne blague.

Rien de tel chez Eugène Savitzkaya. Son dernier roman, **En vie**⁵³, peut se lire en tant que version immanente et absurde de la liturgie de heures chrétienne, où les offices divins auraient été remplacés par les rituels ménagers d'un narrateur-jardinier - père de famille au foyer.

Il est, certes, question d'une recherche d'extase et d'«exaltation»⁵⁴, mais cet exercice spirituel n'embrase sur rien d'extraordinaire. Tout au plus se repliera-t-il, à l'instar de l'écriture avec laquelle il fait corps: «*Il me faudrait deux paires de mains. L'une pour les travaux domestiques, l'autre pour les gestes d'écriture*»⁵⁵, sur le quotidien et le banal. En fait, «*Rien d'extraordinaire ne se produira. L'extraordinaire n'aura pas lieu. Ou alors il a déjà cours, progressif comme un épanouissement ou un étiolement et fondu dans la vie courante [...]*»⁵⁶.

Le narrateur d' **En vie** ne vise donc aucun rapprochement ludique vis-à-vis du lecteur, ni même un détournement humoristique ou esthétique d'une démarche religieuse déjà si malmenée socialement. Il croit à et pratique une religion domestique et routinière avec l'enthousiasme d'un néophyte, la sagesse d'un ancien et l'extase d'un mystique.

L'évocation des tâches ménagères répétitives ne constitue pas un prétexte à jouer avec le sens des mots, ne débouche sur aucune exploitation de l'ambiguïté. Au contraire, une ferveur intacte et une bienheureuse tendance à l'accommodement avec la fatalité concourent à la «magnétisation»⁵⁷ du réel. Le registre liturgique et rituel souligne le sérieux d'entreprises banales intensément vécues, mais présageant une mort aux aguets: «*On entend la triste voix de la scie qui entre dans le bois sans jouer le jeu, qui triche, qui triche, qui prend le chemin le plus court, qui s'éloigne du cœur en le rongant peu à peu*»⁵⁸.

Un monde d'où la figure d'un Dieu a été définitivement rayée, et en panne d'avenir, se remet à concéder un sens et une grâce éphémères et dérisoires: «*Il m'a été donné, samedi, d'extraire un beau spécimen de la partie la moins endommagée du réseau*»⁵⁹.

Les rites les plus ancestraux, sacrés ou païens, se cherchent un interstice

symbolique à l'intérieur des jours, au risque d'un diagnostic maniaco-dépressif, comme le suggère André Clavel⁶⁰: «*Le jeudi, je ne me lave pas les mains, pas une seule fois, ni le matin ni le soir. A quoi bon?*»⁶¹; «*Si le bain du matin est un jeu, le bain du soir est un acte solennel*»⁶²; «*Aussi, le bain du soir est à la fois une réconciliation avec les éléments disparates qui nous forment et une consolation puérile, mais combien douce, des pertes et désastres du jour*»⁶³.

Une aspiration à la sainteté, concept que le narrateur fait souvent coïncider avec la pureté et, en fait, le nettoyage, sous-tend la moindre besogne sans qu'un effet humoristique se détache, sans qu'un glissement du sens des mots suscite la complicité du lecteur: «*La scie à la lame étincelante et ouvragée perce une voie blanche dans le jour, et je m'y engouffre tout entier. Accomplirais-je une œuvre pie?*»⁶⁴; «*Il faut lutter contre l'aspirateur qui vous dérobe les fragments précieux de votre vie et qui vous fait croire qu'hier vous n'existiez pas encore*»⁶⁵.

Cet effort demeure prioritaire, quoique constamment menacé de destruction et taradé par l'ombre d'une mort irrémédiable, d'une fin qui s'annonce à la faveur de symptômes les plus banals: «*Bientôt, je renonce à la pureté, à la perfection, tout en me promettant de combattre de façon régulière l'opacité grandissante, dans la mesure de mes moyens: un seau d'eau vinaigrée, [...]*»⁶⁶; «*En premier lieu, je lave les verres, puis les assiettes [...] et, enfin, les ustensiles dans lesquels la cuisson s'est faite, contre le métal ou la terre desquels la révélation a eu lieu, annonçant l'irréversible putréfaction*»⁶⁷.

Un lexique liturgique et catéchétique charrie ces réflexions sapientielles, et élève les tâches ménagères à un statut spirituel. Les restes du repas s'apparentent aux restes eucharistiques: «*On retrouve sous la table le sel, le pain, le sucre, les pâtes, la farine et il est possible de confectionner, avec ces restes vénérables, un substantiel gâteau familial*»⁶⁸; le repassage rejoint le registre mystagogique: «*Quand je repasse [...] je repasse comme j'ai vu faire, dans le grand silence où je suis le seul ouvrier. J'accomplis un exploit, car je rends vie aux dépouilles [...]*»⁶⁹; le rangement des vêtements, lui, suggère les soins prodigués aux reliques: «*Souvent, ils [les boutons] ont inauguré un nouveau récipient, multipliant à l'infini des reliquaires indispensables et dispersant à jamais nos ossatures disparates, les clous et les vis de nos cercueils [...]*»⁷⁰.

Faute de Dieu, ou faute de mieux, le langage religieux subsiste chez Eugène Savitzkaya. Les mots désuets résistent et induisent une lecture possible et viable de l'existence, sans quoi le gouffre de l'absurde guetterait à chaque geste et lui ôterait sa valeur sacrée, celle d'un moment inaugural, intensément vécu dans son insignifiance: «*J'ai de bonnes chaussures et, quand je rentre de promenade, une paire de pantoufles m'attend sur la deuxième marche de l'escalier. Quel est mon viatique? Devrais-je amasser mon poids de haricots blancs? Quelle est ma valeur dans ce monde?*»⁷¹.

Une initiation mystagogique dérisoire se poursuit, expliquant tous les gestes, promouvant leur réapprentissage, leur raison d'être primordiale et

toujours latente, procurant au narrateur une exaltation sincère. Tel est le cas du repas élevé au statut de festin d'ogres ou de cène eucharistique: «*Nous, nous nous contentons de peu, mais nous avons cependant la volonté de dévorer le monde. Nous vivons dans une maison de pain d'épice. Nous buvons de la sève de bouleau [...]*»⁷². Tel est le cas aussi de la confection des repas, portée à une puissance cosmogonique: «*Que la potée soit!*»⁷³.

Entre l'accomplissement liturgique de chaque office, l'écriture multiplie les aphorismes à la Beckett, absurdes et précieux, où se croisent implicitement une religiosité immanente, désespérante et résignée, comme si le discours anthropologique, à l'ère de la superfétation des objets, était voué à une dérision exemplaire et solennelle:

«*Il n'est pas raisonnable de vivre dans l'ignorance complète des canalisations*»⁷⁴;

«*La félicité peut se définir comme un espace vide de venin ou de matière funeste*»⁷⁵;

«*Il est peut-être utile de caresser les lézards, les serpents et les geckos [...]*»⁷⁶.

Entre l'extase, fût-elle dépourvue d'instantanés exceptionnels, et la tentation du suicide, Eugène Savitzkaya s'en sort par l'écriture ménagère; un «sous-genre» qui prospère de nos jours, sans le talent de l'écrivain liégeois.

A ce titre, Eugène Savitzkaya fait bande à part dans la production littéraire française actuelle et échappe foncièrement aux «écoles du compromis»⁷⁷. Sa démarche scripturale n'accuse aucun «retour», même détourné, du récit; n'opère aucun dépli de l'écriture. Au contraire, le repli s'accroît et rend impossible ou indécélable un quelconque rapprochement au lecteur, une quelconque fausse anecdote, une quelconque connivence.

En fin de compte, le patrimoine religieux, même en dehors des légitimes héritiers de Clavel et Bernanos⁷⁸, donne encore à écrire, à rire et à penser. Placés sous le signe de l'*après-Dieu*, **Sans témoins** de Jean Claude Bologne et **En vie** d'Eugène Savitzkaya empruntent des voies diamétralement opposées et inconciliables, et illustrent deux attitudes du roman belge actuel face à la conception et à l'utilité de l'écriture.

José Domingues de Almeida
Université de Porto

BIBLIOGRAPHIE

1. Cf. DOMENACH, Jean-Marie - **Le crépuscule de la culture française?**, Paris, Plon, 1995.
2. Cf. RACZYMOV, Henri - **La mort du grand écrivain**, Paris, Stock, 1994.
3. Cf. «Le roman en question III», entretien avec Dominique Viart, **Prétexte**, n.º 11, Paris, C.N.L., automne 1996, p. 66: «Ce travail suppose une lenteur nécessaire, dont il faut aussi faire l'éloge».
4. DEMOULIN, Laurent - «Pour un roman sans manifeste», **Ecritures**, n.º 1, Bruxelles/Liège, Les Eperonniers/Université de Liège, automne 1991, p. 10.
5. Cf. **Ecritures**, n.º 5, «Le Dépli: Littérature et postmodernité», Bruxelles/Liège, Les Eperonniers/Université de Liège, automne 1993.
6. Cf. DEMOULIN, Laurent - «Pour un roman sans manifeste», pp. 11-18.
7. Cf. DELMEZ, Françoise - «Un autre (*de même*) (Eugène Savitzkaya)», **Ecritures**, n.º 1, Bruxelles/Liège, Les Eperonniers/ Université de Liège, automne 1991, pp. 22-25.
8. Cf. BOLOGNE, Jean Claude - **Sans témoins**, Paris, Zulma, 1996.
9. CERTEAU, Michel de - **La fable mystique. XVIe-XVIIe siècle**, Paris, Gallimard, 1982, p. 13.
10. BATAILLE, Georges - **L'érotisme**, Paris, Minuit, 1957, p. 250.
11. BOLOGNE, Jean Claude - **Sans témoins**, p. 9.
12. **Ibid.**, p. 11.
13. **Ibid.**, p. 10.
14. **Ibidem.**
15. **Ibidem.**
16. **Ibid.**, p. 15.
17. **Ibid.**, p. 16.
18. **Ibidem.**
19. **Ibidem.**
20. **Ibidem.**
21. **Ibid.**, p. 14.
22. **Ibid.**, p. 17.
23. **Ibidem.**
24. **Ibidem.**
25. **Ibidem.**
26. **Ibidem.**
27. **Ibidem.**
28. **Ibidem.**
29. **Ibid.**, p. 18.

30. **Ibid.**, p. 19.
31. **Ibid.**, p. 21.
32. **Ibid.**, p. 23.
33. **Ibidem.**
34. Cf. **Ibid.**, quatrième de couverture.
35. **Ibid.**, p. 54.
36. **Ibid.**, p. 55.
37. **Ibid.**, p. 82.
38. **Ibid.**, p. 53.
39. **Ibid.**, p. 56.
40. **Ibid.**, p. 59.
41. **Ibid.**, p. 62.
42. **Ibid.**, p. 27.
43. **Ibid.**, p. 46.
44. **Ibid.**, p. 46.
45. **Ibid.**, p. 65.
46. **Ibid.**, p. 86.
47. **Ibid.**, p. 87.
48. Cf. **Ibid.**, p. 88.
49. Cf. **Ibid.**, p. 98.
50. Cf. ID - **Les allusions bibliques**, Paris, Larousse, 1991.
51. Cf. ID - **Le mysticisme athée**, Paris, Le Rocher, 1995.
52. Cf. «L'érotisme n'est plus ce qu'il était», entretien avec Jean-Jacques Pauvert, **Le Nouvel Observateur**, Paris, 21-27 août 1997, p. 57.
53. Cf. SAVITZKAYA, Eugène - **En vie**, Paris, Minuit, 1994.
54. Cf. DUEZ, Alexandrine - «O Temporal! O mores!», **Le Carnet et les Instants**, n.º 78, Bruxelles, Promotion de Lettres, mai-septembre 1993, p. 11.
55. SAVITZKAYA, Eugène - **En vie**, p. 13.
56. **Ibid.**, p. 31.
57. Cf. AMETTE, Jacques-Pierre - «Une certaine tendance du roman français», **Le Point**, n.º 1973, 11-03-1995, p. 59s.
58. SAVITZKAYA, Eugène - **En vie**, p. 10.
59. **Ibid.**, p. 11.
60. Cf. CLAVEL, André - «Les bricoles de la vie», **L'Express**, n.º 2279, 16-03-1995, p. 64.
61. SAVITZKAYA, Eugène - **En vie**, p. 16.
62. **Ibid.**, p. 18.
63. **Ibid.**, p. 19.
64. **Ibid.**, p. 22.
65. **Ibid.**, p. 27.
66. **Ibid.**, p. 24.
67. **Ibid.**, p. 25.

68. **ibid.**, p. 28.
69. **ibid.**, p. 33.
70. **ibid.**, p. 38.
71. **ibid.**, p. 45.
72. **ibid.**, p. 56 s.
73. **ibid.**, p. 52.
74. **ibid.**, p. 11.
75. **ibid.**, p. 58s.
76. **ibid.**, p. 118.
77. Cf. DELMEZ, Françoise - «Un autre (*de même*) (Eugène Savitzkaya)», p. 31.
78. Cf. LIBAN, Laurence - «Saintes écritures», **L'Express**, n.º 2320, Paris, 21-12-1995, p. 60s.

